

martyrs de la science—et je n'ai garde ici d'en vouloir diminuer le mérite ou la gloire,—mais combien n'y en a-t-il pas eu davantage de leur croyance ou de leur foi ?

Il est surtout une forme de l'action, dont on ne voit pas comment elle serait efficace ou seulement possible, si la croyance n'en était la substance ou le corps ; je veux parler de l'action commune, celle qui exige de nous la subordination et, au besoin le sacrifice de nous-mêmes à quelque chose qui nous dépasse. Prenez-en pour exemple le tout ce qui s'enveloppe de tel dans le sentiment ou dans l'idée de patrie. " Je doute, a dit un grand écrivain, qu'il soit possible d'avoir une seule vraie vertu, un seul véritable talent, sans amour de la patrie." Il a raison, et de très grands peuples, comme les Romains, n'ont pas dérivé d'une autre source tous leurs talents et toutes leurs vertus. Mais n'a-t-il pas aussi raison quand il ajoute : " Si d'ailleurs on nous demandait quelles sont les fortes attaches par qui nous sommes enchaînés au lieu natal, nous aurions de la peine à répondre ? " Oui, nous aurions de la peine à répondre, et ce n'est pas la science qui nous procurerait le moyen ! Mais nous n'en sommes pas moins assurés pour cela que d'aimer la patrie, c'est un de nos premiers devoirs. Disons-le même tout naïvement parce qu'il est irraisonné, ou, si vous l'aimez mieux, et plus exactement peut-être, parce qu'il n'est point " raisonneur ", c'est tout justement pour cela que l'amour de la patrie est le vrai lien des nations. Nos intérêts nous désunissent et nos passions nous divisent ; les combinaisons de la politique n'aboutissent qu'à des expressions géographiques ; l'âme obscure des races ne suffit point à faire un peuple, ni le despotisme des institutions, ni la communauté de langue ; mais la communauté des croyances est seule capable de ce miracle ; et ainsi, non seulement ce qu'il y a de plus précieux, mais ce qu'il y a presque de plus sacré pour l'homme se fonde sur ce qu'il y a de plus obscur en lui. Connaissez-vous de plus bel exemple du " besoin de croire " ? On a peut-être détruit trop de préjugés, disait ce philosophe. Et moi, Messieurs, je dirai : " Ne confondons pas du moins les préjugés avec les croyances ; ne pensons pas que l'obscurité soit marque ou preuve d'erreur ; et persuadons-nous au contraire que, si le besoin de croire est la loi de l'action féconde, cela suffit, et nous pouvons être assurés qu'il est donc une loi de l'homme."

Et les fondateurs ou les organisateurs de ces nouvelles religions dont je vous parlais l'ont bien su ! et, plus ou moins consciemment, parce qu'ils l'ont su, c'est pour cela que, de la " Révolution " ou du " Progrès ", leur politique a essayé de faire des religions. Quand ils se sont sentis sûrs des principes qu'ils avaient posés, et quand ils ont voulu passer de la théorie à l'application, ils ont essayé d'imprimer à ces principes les caractères qui sont ceux de la croyance. C'est ce que font en ce moment même, et parmi nous, sous nos yeux, les apôtres du socialisme. Eux aussi, de l'état d'un système d'idées, ils s'efforcent de faire passer leurs doctrines à l'état de croyances, et du même coup, remarquez-le bien, de l'état statique à l'état dynamique, du domaine de la théorie dans le champ de l'action. En ce sens, et comme on a pu dire que la question sociale était une question morale, on pour-